

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 04105

Cote : A, ex 3

## Du terroir au territoire

Joël BONNEMAISON

Plutôt que d'exposer directement le concept de la territorialité et ses implications, j'évoquerai ici le cheminement qui m'a mené à définir cette approche nouvelle.

Les études de terroir, parce qu'elles révèlent une occupation structurelle et visuelle de l'espace, ont été à la base de cette approche du territoire. Terroir et territoire renvoient l'un à l'autre et constituent les deux facettes d'une même réalité.

## MADAGASCAR : LES ETUDES DE TERROIR

En 1965, je me suis consacré à une étude de terroir à Madagascar; je faisais équipe avec un sociologue qui travaillait dans un autre village. Le projet visait à établir de manière exhaustive les structures villageoises et agraires, le géographe se consacrant au terroir agricole, et le sociologue se chargeant de la structure sociale. Ce genre d'étude visait à répondre à deux catégories de problèmes : elle devait tout d'abord mesurer l'adaptation d'un système agraire à une certaine écologie, et ensuite cerner les formes d'évolution de la structure agraire, dans le but de mesurer le degré d'intégration du terroir à une économie de marché extérieur. Plus simplement, il s'agissait de définir la productivité au regard des contraintes du milieu, et d'énoncer un "verdict" de développement sur le terroir.

Ce type d'étude correspondait à une certaine conception de la géographie de la fin des années 60, dont la philosophie s'axait autour des problèmes du développement. Cette géographie, qui se voulait active et positiviste,

accordait la priorité aux conditions matérielles, c'est-à-dire au poids du milieu et au poids de la technologie d'une société; son atout résidait dans les méthodes de recherche qu'elle impliquait, basées sur des relevés de terrain au terme desquels une cartographie active et interprétative se posait comme étant pratiquement une fin en soi. Le point faible de cette géographie était de négliger culture et vision culturelle de la société, domaines annexés par la sociologie, dont la mise à l'écart aboutissait à un découpage artificiel du réel.

Le terroir rizicole étudié était situé à 1 600 m d'altitude, bien au-delà de la limite écologique où le riz est réellement productif à Madagascar, et on y trouvait en outre des cultures sèches de montagne. Certaines années, l'auto-suffisance alimentaire en riz n'était pas même atteinte, et la forte croissance démographique était à l'origine de migrations vers Tananarive et vers d'autres régions agricoles.

Dans ce cas précis, l'élevage, ou même la céréali-culture, se seraient présentés comme des spéculations mieux adaptées. Mais ce village, peu soucieux d'être productif ou cohérent vis-à-vis du milieu naturel, obéissait à une vision culturelle particulière impliquant comme nécessaire la culture du riz, tant pour s'en nourrir que pour dégager un surplus destiné aux offrandes des ancêtres ou aux libéralités ostentatoires faites par les notables, qui sont à la base du système religieux et social.

Ces études de terroir comportent cependant trois grands aspects positifs : en premier lieu, ce travail en profondeur sur des communautés de taille réduite fait appel à une perception personnelle du terrain, et nécessite un engagement subjectif du chercheur vis-à-vis des habitants, qui le pèsent et le jugent, tout autant qu'ils sont, par lui, pesés et jugés. De ce type d'approche, qui se doit d'être "engagée", il résulte une certaine défiance vis-à-vis des enquêtes indirectes s'opérant par l'intermédiaire soit de collaborateurs munis de questionnaires, soit de collaborateurs autochtones dont la présence est jugée moins "traumatisante" pour les communautés étudiées, et ce type de démarche présuppose la possibilité d'une étude objective des sociétés, ce qui est plus qu'illusoire.

En second lieu, ce genre d'étude suppose une certaine maîtrise technique du relevé topographique, qui peut d'ailleurs se suffire d'un levé expédié, cette méthode n'étant avant tout qu'une manière d'acquérir le "sens du terrain" avec les villageois et d'entrer dans leur vision des choses. Le relevé topographique est également un prétexte, un moyen d'insertion dans le milieu villageois; il peut même devenir un service, rendu en échange d'une collecte d'information.

En troisième lieu, ces études de terroir, de par la nécessité de reconstituer le cadastre coutumier, font ressortir l'importance du phénomène foncier qui est au

fondement de la perception qu'ont les habitants de leur espace. Le cadastre révèle les inégalités sociales au sol, inégalités qui ne se retrouvent pas forcément dans la structure sociale ou politique en elle-même : en Mélanésie, celui qui possède le plus de terre n'est pas celui qui a le plus de pouvoir politique; à Madagascar, le riche, celui qui produit le plus, est également l'officiant, par le biais des offrandes aux ancêtres, de l'ensemble de la communauté. Le foncier se présente ainsi comme le point chaud de la structure villageoise, où chacun joue ses intérêts et sa survie. Le sociologue, n'y voyant parfois qu'un ensemble de règles juridiques, occulte une partie du problème; il revient au géographe d'effectuer, grâce à l'étude du foncier, une approche de l'espace vécu de la société, approche qui mène à des notions nouvelles de territorialité.

#### NOUVELLES-HEBRIDES

Après ces années passées à Madagascar j'ai été envoyé aux Nouvelles-Hébrides sans programme de recherche précisément défini en dehors de classiques études de terroirs, à répartir dans des milieux insulaires différents. Ces études étaient menées cette fois en équipe avec un pédologue, dont la présence était significative de l'importance accordée, dans la géographie de l'époque, au milieu naturel. A ces études de terroirs j'ai lié des études du système foncier, qui, de manière générale, était vu alors comme une contrainte au développement. Il était de surcroît de nature très particulière aux Nouvelles-Hébrides : selon certains, il se définissait comme un communisme agraire, selon d'autres, comme un système de très stricte propriété privée individuelle ; il constituait de toute façon un sujet explosif et était à l'origine de nombreux conflits sur l'archipel.

La première tâche a consisté, par une approche très lente, à comprendre la société, à définir quelles étaient pour elle les valeurs importantes ; il s'avéra que ce qui était au coeur de cette société était moins des problèmes de développement, que des concepts "culturels", tels ceux de "terre", de "coutume", de "chef", etc. Ne se posant plus en termes de survie, le problème était dès lors radicalement différent de celui des sociétés malgaches. La production vivrière abondante devait avant tout être considérée comme la condition première d'un système d'échange (semblable au potlatch nord-américain), au cours duquel émergeaient les "big man" détenteurs du pouvoir politique. Les visions culturelles différentes du "man bush" et du "man solwota" (1) compliquaient encore l'organisation de la société ; pourtant, cette dernière, conçue en termes de biens économiques modernes, n'aurait mené qu'à un constat de pauvreté et de sous-développement.

---

(1) Expression bichelamar dérivée de "man salt water".

## MIGRATIONS ET TERRITORIALITE

C'est paradoxalement la mobilité qui mit en évidence l'enracinement. En 1972, à la suite du boom urbain, voyant l'afflux de migrants à Port-Vila et Luganville, les autorités condominiales disposant d'un budget pour construire des logements sociaux, décidèrent d'en affecter une partie à la conduite d'une étude sur la migration, qui préciserait ses causes, son caractère temporaire ou définitif, son impact sur les îles, et qui s'intéresserait aux problèmes d'insertion des migrants urbains.

Cette étude a permis de distinguer deux types de migrations différents, et, partant, deux différents types de comportement : d'une part, une migration "sauvage", mouvement d'individus provenant généralement des îles les plus évoluées et partant tenter leur chance en ville où, représentant les travailleurs les plus qualifiés, leur individualisme se traduit par un attachement à l'appropriation individuelle plus net que dans le cas des migrants temporaires.

Ces derniers étaient par contre à l'origine d'un système dominé par la migration circulaire, concernant les îles les plus coutumières dont les originaires restaient en milieu urbain groupés par villages et îles d'origine, traduisant par là la domination que continuait d'exercer le milieu de départ sur la structure de groupe en ville. L'origine géographique, pour les gens de la coutume, est la composante première de l'identité d'un individu.

Toutes ces observations m'ont amené à faire certaines propositions pour le relogement des migrants :

- la prolétarianisation urbaine pouvait être évitée en préservant au maximum la migration circulaire, qui, parce qu'elle ne rompait pas les liens avec le village d'origine, ne menait pas au déracinement des migrants.

- pour cela, il était nécessaire de favoriser les structures de groupe, notamment par la création d'espaces communautaires en milieu urbain comme pendants aux espaces communautaires villageois (nakamal, lieu de réunion).

## TERRITOIRE ET TERRITORIALITE

Au terme de ces premières recherches, je suis retourné aux Nouvelles-Hébrides; cette fois mon objectif était de comprendre l'organisation territoriale et ses correspondances avec la notion de coutume.

Les fondements de cette nouvelle approche sont à rechercher dans l'éthologie animale, domaine où des auteurs comme K. LORENZ, I. EIBL-EIBESFELDT ou E. HOWARD avaient déjà précisé le concept du territoire : il s'agit d'un espace, défendu par un animal contre les membres de sa propre espèce, s'organisant en fonction d'un centre (noyau de sécurité coïncidant souvent avec l'aire de reproduction, et dont l'appropriation confère une sorte d'avantage,

de force, sur les intrus éventuels), et d'une zone-frontière, se situant au terme d'une série d'anneaux concentriques divergents du centre, et marqués par une sécurité qui va elle aussi s'amenuisant (c'est également une "zone-tampon" entre territoires, vécue comme une arène de compétition, ce qu'illustre parfaitement l'exemple des singes-hurleurs venant quotidiennement s'y "abreuver d'injures", mais sans franchir les limites de leurs territoires respectifs).

Le territoire chez l'homme est certainement une notion beaucoup plus complexe. Il peut se définir en premier lieu comme l'expression géographique de la dominance qu'exerce un groupe ou un individu sur un lieu ou un espace; cette dominance est de nature à la fois politique, sociale et culturelle; elle est à la source de l'identité du groupe ou de l'individu, en même temps que le fondement de sa sécurité, et la condition de sa survie.

Facteur d'identité et de sécurité, le territoire peut être défini en second lieu par opposition à l'espace, plutôt ressenti comme une ouverture, un lieu de compétition ou de liberté plus que de sécurité.

Au niveau du terroir, la polémique sur la nature, territoriale ou non, d'une société, présente peu d'intérêt. Le cadastre coutumier perçu comme un réseau de territorialité valide cette approche qui va au coeur même de la société : dans le monde mélanésien, le foncier représente plus que le simple partage de la terre que peuvent y voir les Européens ; il signifie l'appartenance des hommes aux lieux, et reflète une réalité culturelle : la société mélanésienne ne s'organise pas par rapport à une "parcellisation" de l'espace, mais selon un réseau de lieux-symboles dont la somme forme le territoire.

Le territoire en Mélanésie ne se définit pas par rapport à une limite, mais par rapport à des centres: la territorialité est alors donnée comme l'étude des lieux, renvoyant à des clans et à des significations symboliques, et illustrant bien la formule qu'a employée J.P. RAISON à propos des sociétés malgaches : "dans de véritables sociétés géographiques, l'appartenance à un lieu donné exprime l'appartenance à une unité sociale définie par l'espace autant que par la parenté" (1). Il s'agit donc tout autant d'une société de parents que d'une société de corésidents, notion féconde en Mélanésie où les lieux sont assimilables à des ancêtres généalogiques, où le "sang" et la "terre" sont une seule et même réalité, se concrétisant dans la notion de groupe local. Autre indice, l'absence de profondeur généalogique, la complexité des circuits d'adoption généralisés, infirment encore la validité de la parenté en elle-même comme facteur d'identité de l'individu : la filiation par le sang est tournée au profit d'une terminologie officielle renvoyant l'individu au lieu.

---

(1) in : "Espaces significatifs et perspectives régionales à Madagascar", L'Espace Géographique n°3, 1975.

Toute société a une forme de territorialité, mais les "véritables sociétés géographiques" ont en plus une idéologie du territoire menant à une totale identité entre le groupe social et la terre. En Mélanésie, les indices de cette identité sont multiples : les ancêtres sont assimilés à la terre, le placenta des nouveaux-nés est enterré à côté des ancêtres du clan, les magies agraires sont l'expression d'un culte du territoire, et les mythes, tous atemporels, permettent par leur discours émaillé de références toponymiques, de reconstituer un réseau de lieux représentatifs du territoire des groupes; le mythe fonctionne ici à la manière d'un moyen mnémotechnique, permettant de retrouver les droits fonciers de chacun des groupes locaux, et justifiant ainsi la qualité de leur enracinement.

## DISCUSSION

*Commentaire à propos de la carte des territoires de l'île de Tanna.*

L'île de Tanna était en guerre au moment de l'arrivée des missionnaires, et les conflits généralisés avaient désorganisé le système territorial : nombre de gens étaient en effet en fuite, hors de leurs territoires de résidence. Mais l'église Presbytérienne n'a jamais voulu remettre en question les droits fonciers qu'elle avait trouvés; le refus de cette ingérence chrétienne se traduisit en partie dans le Cargo-cult, par l'importance attachée aux droits du "rili man" (l'homme qui appartient vraiment à l'endroit où il a ses droits fonciers), point de vue plus ou moins soutenu depuis par le nouveau gouvernement. Je suis arrivé à Tanna au moment où la scission entre partisans des missionnaires chrétiens et partisans de John Frum est à son comble. La carte des territoires que j'y ai réalisée trouve sa justification dans un mythe explicatif de la genèse des territoires de l'île. Ce mythe met en scène un ogre qui, ayant dévoré tous les habitants de l'île sauf deux enfants, est littéralement mis en pièces par ces derniers qui projettent les diverses parties de son corps sur l'île, définissant ainsi autant de territoires et de groupes locaux qui sont, à leur tour, symbolisés par la pièce du puzzle anatomique reçue.

Cette carte du découpage territorial a servi de base aux équipes de recensement pour délimiter leurs unités d'enquête.

*A propos d'une part de la différence de superficie importante que l'on observe d'un territoire à l'autre, d'autre part d'un certain ordonnancement sur la côte ouest, par opposition à la côte est.*

Il y a des variations importantes de la densité, qui peut dans certains endroits atteindre 2 à 300 habitants au kilomètre carré, et dans d'autres, à peine 2 ou 3. Ces

phénomènes sont sans rapport avec les conditions écologiques. Les groupes se sont réparti les territoires pour des questions humaines et culturelles, plus que pour des raisons d'accès à la production économique; le relief a simplement fourni une trame à leur implantation, qui comporte cependant toujours une portion de chacun des trois types d'espaces : bord de mer, pente, et altitude. En outre, le choc microbien et les épidémies ont rompu l'harmonie de la répartition des hommes dans l'espace, tout autant que les effets des guerres et des regroupements dans les villages-missions.

Dans le monde de la coutume, ces territoires sont des réalités "données" et immuables; la mobilité vient des hommes et de la dynamique sociale. Les enjeux des conflits, pour être divers, n'étaient jamais fonciers. L'arrivée des Européens a mené à une nouvelle approche de la terre, qui devient alors un bien économique, et dans bien des cas l'enjeu des conflits actuels, ce qui n'était pas le cas de la société géographique traditionnelle.

*Quelle est la spécificité des pratiques ostentatoires mélanésiennes, par rapport à ce qu'elles peuvent être dans d'autres sociétés comme, par exemple, celles du Maghreb ?*

Il s'agit de sociétés différentes. Dans le village mélanésien traditionnel, on ne distingue pas le big man des autres habitants, il n'a pas de biens ostentatoires supérieurs à ceux des autres. Sa spécificité est de contrôler tout un réseau d'échanges impliquant tous ceux qui se sont endettés envers lui, et tous ceux envers qui il s'est endetté. Il faut à ce propos faire référence au "système des grades" couvrant tout le nord de l'archipel, pour préciser que chaque moment social que détermine ce système est sacralisé par le sacrifice d'un et souvent de nombreux cochons, d'où la nécessité d'avoir recours au big man pour se procurer les cochons nécessaires, et l'endettement qui s'ensuit.

*Trop d'importance n'est-elle pas attachée à l'idéologie du territoire dans les "sociétés géographiques" ? Dans d'autres sociétés, cette idéologie peut être importante, mais la parenté ne l'est pas moins. Chez les Pygmées d'Afrique centrale, il n'y a pas d'antagonisme vis-à-vis du territoire, mais vis-à-vis de la circulation des femmes : le territoire n'existe pas, et l'approche éthologique n'est pas valable.*

Une société territoriale qui fonctionne bien se définit précisément par l'absence de conflits visant à la conquête des territoires voisins. D'autre part, à Tanna, le territoire se définit autant par des itinéraires que par des lieux, et à la limite, on peut considérer qu'il existe ainsi des territoires d'errance. A Tanna, chaque société considère son propre mythe fondateur comme supérieur à celui des autres, mais il règne une égalité de fait entre les hommes. La dominance s'opère en fonction du lieu,

qui est plus ou moins prestigieux et plus ou moins sacré, et non dans une relation maître-sujets.

*Les gens de Tanna ont-ils un long passé d'agriculteurs ? Ils donnent l'impression de n'avoir pas eu autrefois de contraintes agricoles.*

Ce problème renvoie à la question du peuplement de l'Océanie. Les Mélanésien, dans leurs rapports avec leur territoire, semblent en effet plus proches des chasseurs-cueilleurs que des agriculteurs sédentaires. Pour comprendre ces rapports, il faut renvoyer au mythe d'origine, dans lequel les hommes, venus de la mer sous forme de pierres, étaient au départ des chasseurs-cueilleurs itinérants. Le deuxième cycle mythique est celui de l'ogre, et le troisième évoque l'arrivée des nourritures qui s'accompagne de la territorialisation des hommes. Mais sur ce point, il est dangereux de se servir du mythe. Le quatrième cycle mythique fait intervenir des pirogues venues de l'est, évoquant une origine polynésienne, et qui seraient à l'origine d'apports culturels et de nourritures nouvelles.

Mais en dehors de ces mythes, on a l'impression de se trouver face à une société à l'origine nomade et non agricole, qui résoud les problèmes posés par l'agriculture par une référence au lieu : le lieu représente pour elle l'attache. Ce dernier point est à rapprocher de l'exemple malgache, où les tombes des ancêtres sont autant d'éléments symboliques du territoire et du groupe social.